

Face au covid ?

Ce dossier du LIEN a été coordonné
par Claire Descloux et Colette Charlet

Notre terre est ronde, le monde est immense et nous savons tous que des peuples souffrent, se révoltent, se battent et meurent. Chacun le sait dans l'instant, quel que soit l'événement. Les ondes messagères sont porteuses de bonnes et de mauvaises nouvelles. Notre terre est lisse pour ceux qui restent spectateurs de catastrophes lointaines. Il a pourtant suffi qu'un virus inconnu s'imisce et étende ses tentacules du Nord au Sud et d'Est en Ouest pour que cette terre si lisse et ce monde si grand se transforment en une seule unité, atteinte d'une même souffrance.

Chacun, petit ou grand, a vu son univers changer : le moindre souci a enflé, parfois au point d'exploser. Un quotidien difficile s'est alors souvent révélé irréalisable et insensé. Les adultes ont parfois tangué, voire chaviré, quel que soit l'amarrage. Les enfants eux ont continué à jouer, à apprendre, mais peut-être plus à comprendre. À développer leur esprit critique.

Les amener à penser par eux-mêmes, leur offrir une branche solide d'où ils pourront s'envoler, chargés d'un savoir propre à chacun, c'est une promesse d'avenir. Pourtant, accrochés aux basques de leur entourage, qui a parfois perdu le nord, les enfants subissent. Ils sont leur propre avenir, leur propre espoir, celui d'un monde meilleur. Ils sourient encore un peu, car eux savent qu'après l'orage vient l'accalmie et le beau temps.

Claire Descloux (GREN)

Face au "covid" Grandir, apprendre, travailler, comprendre

Claire Descloux (GREN)

Grandir, apprendre, oui ! Nous avons tous ensemble continué à vivre malgré tout. Mais ce jour de mars 2020, le vent a tourné ; les enfants ont continué à grandir, mais il était impératif que je puisse continuer mon rôle d'enseignante auprès d'eux. Il m'a fallu apprendre à utiliser d'autres outils, faire preuve d'imagination afin que perdure l'apprentissage pour chacun d'eux. En classe, nous pouvions apprendre "seul" mais plus avec les autres. Pour chacun d'entre nous, il ne restait que la solitude.

L'enseignante devenue factrice

Une drôle de danse s'est alors mise en place : l'enseignante est devenue factrice, téléphoniste, une correctrice seule au milieu du préau de l'école. Nous échangeons par boîte aux lettres interposées des textes pour le "Journal du confinement". Nous avons beaucoup écrit pour questionner, pour expliquer, pour nous comprendre. Dans notre classe des 10/13 ans nous avons fait des affiches, gentilles et drôles, pour les rares promeneurs de chiens. Les outils informatiques se sont insidieusement immiscés entre les élèves et moi : pour certains en particulier, d'autres ont appris une *langue des signes* esquissée de loin, derrière une barrière. J'étais là, envers et contre tout, ne voulant en aucun cas perdre ce lien, si ténu soit-il. J'ai voulu rester leur enseignante, continuer à soutenir leurs apprentissages et surtout les rassurer : on allait continuer à apprendre ensemble, même de loin.

Nous habitons en Suisse et nous vivons, travaillons dans un petit village à côté de Genève. Il semblait auparavant que chez nous il ne se passait rien et pourtant. Il a fallu que nous apprenions à comprendre que notre vie avait changé.

Au début cela paraissait lointain et, si pendant quelques semaines nous n'allions plus à l'école, "ce n'était guère qu'un petit bonus vacances, avant 9 heures [glissé avec humour à mon oreille], ils ne lisaient pas mes messages !" Les enfants ont vite déchanté. Un gros nuage noir stagnait au-dessus du village, assombrissait le visage des parents, les empêchant de se rencontrer, de sortir et même les grands-parents étaient privés de câlins (lire la suite...)

Développer des communautés de recherche

Dans ce contexte, si particulier, j'ai proposé de faire perdurer par toutes les voies possibles nos communautés de recherches philosophiques. Et, nous l'avons fait !

Les dialogues philosophiques sont un lieu de parole à l'école. Cette pratique a des répercussions autant sur la dynamique de classe que sur l'avenir des enfants. Dans un cadre précis qui engage l'écoute et la prise de parole, nous pensons ensemble sur des sujets qui nous interrogent. Les enfants mobilisent leur pensée critique et logique pour construire et nourrir le dialogue. Ils proposent des arguments, font des raisonnements hypothétiques, s'engagent dans des déductions. Ils comprennent et apprécient ce lieu où chacun peut s'interroger, donner son opinion, écouter celle des autres, aiguïser son esprit critique et souvent se sentir entouré, soutenu par les pensées d'autrui. Dans ce lieu, l'enseignant n'a pas la figure de celui qui sait ; il anime et fait partie de la communauté de recherche.

La solitude est le sentiment le plus fréquemment cité par les élèves lors du dialogue philosophique repris en classe à la fin du confinement : « seuls face à l'incompréhension au sein des exercices à faire, plus de jeux dehors avec les copains, plus d'anniversaires, d'invitations et surtout ne pas courir dans l'appartement à cause des voisins ! C'était difficile pour nos parents, ils devaient toujours s'occuper de nous, ils n'arrivaient pas à nous expliquer les consignes, ils s'énermaient et nous on sentait bien qu'il y avait des choses qu'on avait apprises, qui s'effaçaient de notre tête ».

Les enfants parlent

« Au début, nous étions contents, nous faisons des jeux de société, papa mangeait avec nous, etc. »

« Mais le temps est devenu long, nos parents étaient stressés. Quand on n'a que sa maman on a très peur, car plein de gens mourraient. On entendait que beaucoup perdaient leur travail. On voyait bien que les adultes avaient peur. Ils regardaient les nouvelles à la télévision ; chaque jour c'était des règles plus strictes et de plus en plus de gens faisaient la queue à Genève pour avoir des sacs de nourriture. Ils parlaient au téléphone, avec leurs copains, des S.D.F. de plus en plus nombreux, des vols qui se multipliaient. »

« Et nous, on voyait bien, que si avant "ça allait", c'était difficile maintenant, de toujours être ensemble à la maison. Des fois il y avait des cris et la police venait. Mon papa a fermé sa roulotte restaurant, il a dû payer le loyer, on a emprunté de l'argent à mes grands-parents. »

« Ma maman est au chômage... mes parents font du télé travail... on ne doit pas les déranger, ce n'est pas facile. Heureusement, il y a le téléphone mais... ça fait trop longtemps qu'on n'a pas pu revoir notre famille, qui habite loin. »

« On aimerait retrouver notre vie d'avant, sans les masques, les distances et les gens stressés. Nous avons tous à manger et nous savons que c'est encore plus dur ailleurs ; notre maîtresse, nous a lu les paroles des enfants tunisiens. On a pris plus de recul sur la vie et un peu appris à se débrouiller. Si un jour ça s'arrête tout ça, on va apprécier les joies nouvelles mais il ne faudra pas oublier. »

J'ai tant appris...

... de mes élèves pendant ce confinement, où j'étais seule dans une classe vide. J'ai pu, j'ai dû, échanger et collaborer avec chacun d'eux. Nous avons poursuivi nos recherches à distance en pédagogie de projets. Les élèves ont écrit des articles pour le

journal, ils ont établi des correspondances avec les personnes âgées résidant dans un E.M.S voisin. Certains ont rempli leur « journal intime » de réflexions et de dessins, créé des affiches, fait des expériences scientifiques. Ils se sont écrit vraiment et pas seulement par les ondes. J'ai été poussée à utiliser toutes ces machines infernales et si pratiques afin que nous puissions nous « voir » tous ensemble par écran interposé. Il a fallu apprendre à jongler avec tous les outils possibles de la simple enveloppe posée dans une boîte aux lettres à la correction en direct de leurs textes. Une petite énigme envoyée à tous, chaque jour, a également été un lien dynamique ; les SMS assortis d'émoticônes et de réponses fantaisistes affluaient à toutes heures du jour et de la nuit. Nous étions loin et pourtant très proches ! Nous avons beaucoup travaillé, il y a eu des bons moments, même si parfois, la vraie vie semblait irréaliste et que c'était difficile. Lors de nos retrouvailles en mai, nous étions sereins : tout n'était pas oublié, on pouvait continuer ! Nous étions surtout très heureux de nous retrouver.

Avec les enfants, j'ai encore plus pris conscience des effets de la pandémie. Notre petit village laissait paraître un paysage calme et serein. Tel un étang couvert de nénuphars, où chaque habitant, entre deux eaux, vaquait à ses occupations : un petit monde lisse qui gardait les souffrances enfouies dans la vase. Il a suffi d'un vent mauvais nommé Covid, révélateur de tensions, d'accumulation, d'incompréhensions et surtout générateur de distances. Les nénuphars ont fané, noyés par cette vague de difficultés, mais ils reflouriront. Nous nous souviendrons et nous aurons appris, nous l'espérons.

C.D. (GREN)

FACE AU "COVID" Retrouver le chemin de l'école et de la culture

Colette Charlet (GFEN)

En ces temps de pandémie toutes sortes de problèmes s'abattent sur les familles les plus vulnérables qu'elles perçoivent comme des fatalités.

Dans la situation que traverse la France

Comment s'y prendre pour construire des solutions quand le système éducatif s'acharne à répondre à un système économique qui crée de plus en plus d'inégalités, d'injustices, de mise en concurrence. Sans présence à l'école, sans coopération, toute mobilisation intellectuelle devient difficile, surtout quand les familles sont démunies pour apporter de l'aide à leurs enfants. Dès le plus jeune âge, il y a urgence à développer l'esprit critique, à agir avec confiance, à l'écoute de l'autre. Dispositifs et pratiques de construction de savoirs devront amener les enfants à penser par eux-mêmes, mais aussi à apprendre à agir en toute solidarité, à défendre les droits fondamentaux.

En France comme bien d'autres pays du monde, rien n'est fait en termes de dialogue face à une pluie d'injonctions se déversant sur les personnels du champ éducatif et les familles. S'ajoute à cela un système de surveillance de certaines catégories d'enfants perturbant ainsi leur apprentissage.

Nous ne partons pas de rien

Il ne s'agit pas seulement de santé au sens strict. Ainsi dès le début du XXème siècle, Janusz Korczak (Varsovie 1878 – Treblinka 1942) pédiatre polonais, éducateur, formateur et écrivain n'eut de cesse, par son action au sein des orphelinats qu'il avait créés depuis le début du XXème siècle, par ses pu-

blications et émissions radios où il s'adressait aux familles les plus vulnérables, d'entamer le dialogue, de susciter la réflexion. *"C'est à partir de rêves que se construit la réalité, l'éducation est nécessaire pour soutenir la démocratie"* écrivait-il en 1928 dans *Le droit de l'enfant* au respect, faisant de lui l'inspirateur de la Convention Internationale des Droits de l'Enfant. Les enfants accueillis avaient vécu des situations de précarité. La construction de l'orphelinat répondait à des exigences pour résoudre les problèmes de santé, mais aussi faire en sorte que ces êtres puissent être éduqués et respectés.

Aujourd'hui

Ici, en France, c'est bien dans les écoles que doit se développer l'esprit civique pour que les enfants deviennent des citoyens acteurs des transformations à venir. Depuis le début de la pandémie se rompent en effet les liens sociaux entre enfants et avec les adultes. Cette situation fait jaillir toutes sortes de souffrances, souvent enfouies en silence ou qui laissent place à des formes de violences, de révoltes.

Quelle place laissons-nous aux jeunes pour se prémunir « d'une société qui délibère à la place de l'enfant ? »

Des éducatrices et éducateurs du service jeunesse du bassin d'Annecy s'y attellent. Un projet s'est construit impliquant les familles, les enfants dès la maternelle qui ont besoin d'être accompagnés dans le champ social, de la culture avec la volonté de protéger, de remobiliser et d'éduquer. D'où l'idée d'imaginer un clip musical : « Le rap de l'humanité ».

Mis en petits groupes, les enfants ont élaboré les couplets, mis en voix et en scène grâce un groupe de jeunes musiciens, laissant éclater ce qui leur tenait à cœur : « Arrivée au collège, je n'ai pas été acceptée, malgré mes efforts, mon style a été jugé. D'injures en insultes, je me suis sentie rabaissée. Je continuerai à marcher la tête relevée. »

C'est ce que firent aussi Havranek et Bakulé, pionniers tchèques de l'Éducation Nouvelle par l'art (musique, arts plastiques), face aux "sauvageons" de leur temps. Ainsi Bakulé, dans sa conférence prononcée en 1925 lors du Congrès International de l'Éducation Nouvelle d'Heidelberg, affirma qu'il

réprouvait toute forme de soumission aveugle et qu'il faisait en sorte de placer en observateur l'enfant devant le problème, « pour qu'il puisse exercer son plein droit de douter et de résister. » Korczak s'y employa, « en rejetant le rêve de l'enfant parfait car la vie actuelle est façonnée par une brute épaisse : l'homo rapax » (homme rapace). Furent mis en place le "Parlement" et le "Tribunal d'enfants", la "Petite Revue", où les enfants pouvaient s'exprimer chaque semaine.

Le sentiment d'être utile à soi et aux autres

D'hier à aujourd'hui, face aux situations de crise comme le Covid, les enfants doivent apprendre à développer toutes formes d'intelligence où coopération et solidarité seront mises en œuvre, leur permettant d'agir sur le réel et le transformer.

C.C. (GFEN)

Bibliographie
Les extraits de textes de Janusz Korczak sont issus de *Le droit au respect de l'enfant* (Fabert Éditions)

"Un points de vue indien sur le COVID19"

Un témoignage d'Augustin Brutus Jaykumar (Fondateur / Directeur d'INDP) proche de l'Éducation Nouvelle paraîtra en complément des textes publiés ici sur le site www.lelien.org

Le LIEN communiqué

Comme à chaque fois les propos tenus dans les "Quatre pages du LIEN" le sont, en accord avec le collectif *Dialogue*, sous la responsabilité du groupe "org" du LIEN. Celle-ci est assumée par Etienne Vellas (GREN) et Michel Neumayer (GFEN).

Ils reflètent la très grande diversité des approches de l'Éducation nouvelle et peuvent surprendre le lecteur français. Ils peuvent parfois sembler en contradiction avec des combats menés dans tel ou tel pays européen, notamment en raison de combats "d'ici". Au-delà des choix de pratiques et de stratégies développés "ailleurs" ceux-ci ne servent qu'un but : montrer comment l'Éducation nouvelle, où qu'elle s'invente, oeuvre à l'émancipation des personnes et des pays ...

FACE AU "COVID" Un semestre sans école ?

Mounira Kouadja (ITEN - Tunisie)

La pandémie est survenue à un moment où l'école tunisienne vit une crise grave. La décision rapide et non négociée de fermeture des écoles n'a pas été accompagnée de mesures pouvant garantir la continuité des apprentissages.

La solution de l'enseignement à distance n'a fait que creuser le fossé des inégalités pour sanctionner les enfants les plus vulnérables. De nombreux faits et méfaits sont commis quotidiennement contre les enfants. Le silence des autorités confirme qu'ils ne sont plus considérés comme priorité.

Les paroles récoltées dans les écoles (privées et publiques) sont toutes pareilles : les uns se réjouissent ; les autres, plutôt tristes, rapportent les réflexions de parents inquiets quant à l'avenir et déçus du laxisme de nos établissements.

C'est dans la rue que les paroles des enfants sont poignantes et désespérées. Ces élèves ne parlent pas français ; certains ont décroché en sixième en arabe littéraire pareillement.

Nos entretiens sont en Darija*. J'ai dû les traduire en français. J'espère exprimer ce que portent ces enfants comme déni de l'école, comme angoisse et sentiment de fatalisme.

J'ai croisé Aziz (13 ans) au moins une dizaine de fois dans des carrefours différents. Au début, il refusait de répondre, mais une fois, dans un élan de confiance inattendu, il s'est mis à répondre à mes interrogations.

"Je viens de loin mais je ne peux pas vous dire d'où, sinon, on va m'exclure du groupe. Le Covid ? C'est pour les riches ! Dans mon quartier personne n'a attrapé cette maladie : la misère est plus forte !

L'école ? Dommage ! C'était un refuge pour moi et pour mes amis. Nos parents n'osaient pas nous demander autre chose que de réussir. On ne va plus à l'école depuis le confinement du mois de mars. Les vacances se prolongent, on n'a pas de lieu où passer le temps. Les mauvaises habitudes s'installent surtout qu'on est persécuté par la famille : il faut gagner son pain et aider les parents.

C'est en errant dehors que j'ai appris à mentir, à dissimuler, à tenter le diable pourvu que cela rapporte quelque chose ! C'est ainsi que je me suis engagé avec d'autres de mon âge et même plus âgés

avec ces "bonnes gens" qui nous déposent le matin aux carrefours, devant les grands magasins de la capitale et nous récupèrent le soir. On demande l'aumône, on essuie les pare-brise, on vend des bricoles... Nous partageons quand-même nos revenus avec ces "bonnes gens".

Pour l'école, je l'ai oubliée, parfois le remord me ronge mais quand on est emporté par un courant désespéré : on continue ou on crève, c'est une question de survie. Vous savez qu'en Tunisie, l'école ne mène à rien quand on est pauvre !"

Imène (14 ans) m'a attirée par son sourire permanent. Je l'ai rencontrée chez des amis. À la rentrée, j'étais étonnée de ne pas la voir rejoindre l'école comme il était convenu.

"J'ai abandonné l'école pour la période de confinement jusqu'à la fin de l'été. Mes parents, pour les aider, m'ont placée comme ménagère dans une famille. Maintenant que j'ai goûté à l'argent, je n'ai plus envie de retourner en classe (...) l'école ne me rapportera rien, ne réalisera pas mes rêves. Issue d'une famille très pauvre, Dieu a voulu que je souffre. J'encaisse, je me tais. Jusqu'à quand, je n'en sais rien, je me laisse aller au "Mek-toub" au gré des circonstances."

Youssef (12 ans) accompagnait le jardinier du quartier. Il étudiait à Choutrana, un quartier populaire de l'Ariana. C'est en lui demandant s'il voulait plus tard être jardinier qu'il a commencé à me parler de ses rêves irréalisables à cause de la pauvreté.

"La période de confinement a été pour moi le retour à la loi de la jungle : les jeux ; les match de foot se terminent toujours par

une telle violence que parfois je suis content de revenir chez moi où règne la même violence, à ceci près que dehors je reçois des coups et des injures et, que chez moi, je me suis habitué à supporter sans rien dire, à exécuter sans commentaires.

Le retour en classe (un jour sur deux seulement) efface mes rêves et m'empêche de penser. Je passe plus de temps à errer dans les ruelles guettant une proie facile pour lui arracher le sac, le téléphone... Je ne suis pas violent pourtant. Je sens que je suis incapable de reprendre la classe comme avant, de toute façon, que va me rapporter l'école ?"

"Le Covid ? C'est super ! Pourvu que ça dure ! Pendant le confinement, ce sont les parents et les grands-parents, qui ont bossé ! Je profitais pour prendre plus de temps aux jeux électroniques... Maintenant, les cours ont repris presque normalement sauf que c'est rigolo de nous voir comme sur une autre planète ! Des masques, des distances, plus de bisous, vous savez cela nous fait souffrir mais c'est gérable !" ajoute Hedi 12 ans.

Les autorités tunisiennes sont au courant des difficultés de tous les jours de ces "décrocheurs" qui souffrent de la pauvreté, de l'ignorance parentale (abandon et impossibilité de s'en occuper) et de non-reconnaissance.

Loin des "décrocheurs", d'autres enfants vivent autrement cette expérience de pandémie. Leurs carences sont atténuées par la présence continue des parents et leurs efforts protecteurs pour gérer au mieux la période sans école et assurer la réussite de leur progéniture.

M.K. (ITEN - Tunis)

La Darija ou le dialecte tunisien porte en lui les empreintes mémorielles de l'histoire du pays. Ce dialecte est composé d'une variante de langues : berbère, arabe littéraire, andalou, turc, judéo-arabe, italien, français et anglais.